

DRUIDISME ET CHRISTIANISME

Le Druidisme et le Christianisme se réfèrent l'un et l'autre à une trinité monothéiste. OIW, HU KADARN et KAREDWEN correspondent au Père, au Fils et au Saint Esprit.

Encore une fois, dresser une liste complète des points de concordances entre le Druidisme et le Christianisme dépasserait le cadre de cette étude. Nous nous bornerons donc à n'envisager que quelques points de similitude dans les conceptions des deux confessions.



D'un côté comme de l'autre, Dieu est Lumière et Amour. Le Dieu des Celtes est un Dieu d'Amour. Cette notion a été reprise dans le Christianisme. Vous connaissez tous la phrase de Jésus : « Aimez vous les uns les autres ».

Certains auteurs pensent que Jésus, dont la vie avant son ministère ne nous a pas été transmise par les Évangiles, était venu en Gaule comme précepteur d'un prince de Lutèce, il serait même allé jusqu'en Angleterre. Peut-être a-t-il appris des Druides de l'époque, cette notion d'Amour si peu démontrée dans l'Ancien Testament.

Voici trois Triades Philosophiques de l'Île de Bretagne confirmant la notion d'Amour divin.

Triade numéro 4 :

Trois impossibilités sont en Dieu. Il ne se peut pas que Dieu ne soit pas, à la fois :

- la Plénitude du Bien en tant que Devenir,
- la Plénitude du Bien en tant que Désir,
- la Plénitude du Bien en tant que Possibilité.

Triade numéro 5 :

Dieu nous donne trois preuves de ce qu'il a fait et de ce qu'il fera en tant que nature. Ce sont :

- Sa Puissance infinie,
- Sa Sagesse infinie,
- Son amour infini.

Triade numéro 9 :

En Dieu, trois choses sont nécessairement forcées d'être :

- la Suprême Puissance,
- la Suprême Intelligence,
- le Suprême Amour.

D'autres triades, bien entendu, confirmeraient ce point de vue, mais nous nous contenterons de montrer la similitude des conceptions.

Dans l'une comme dans l'autre le langage sert d'intermédiaire entre le Créateur et sa Création.

L'enseignement Druidique inscrit dans le Barddas nous précise :

« **Quand Dieu prononça son nom, firent irruption avec ce mot la Lumière et la Vie, car auparavant n'était aucune vie sinon Dieu lui-même...**

Men Heim, ou Menw le Vieux, fils de Men Wyd, regarda la Lumière et vit les Trois colonnes à la fois lumineuses et sonores et comprit que la Parole et la Lumière étaient génératrices de Vie ».

Dans le prologue de l'Évangile de Jean, nous pouvons lire :

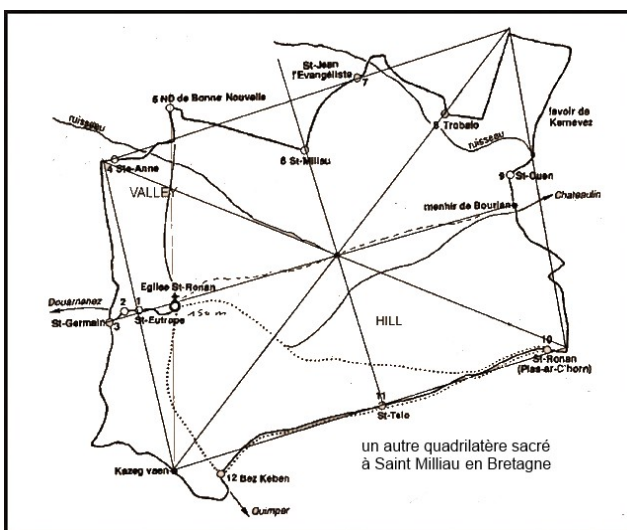
« **Au commencement était le Verbe, et le Verbe était avec Dieu, et le verbe était Dieu. Il était au commencement avec Dieu. Toutes choses ont été faites par lui, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui. En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes...Et le Verbe a été fait chair, et il a habité parmi nous ; et nous avons vu sa gloire, comme la gloire du Fils unique du Père plein de grâce et de vérité ».**

Nous retrouvons donc dans les deux philosophies la notion de communication, par l'intermédiaire du langage, entre Dieu et sa Création.

Ce ne sont pas des concordances anodines portant sur des considérations superficielles. Elles concernent des notions fondamentales. Elles n'en sont que plus troublantes, et nous font comprendre comment Druides et Chrétiens étaient faits pour s'entendre. Nous avons constaté, dans la partie historique de ce site, que leur accord fut tel que les Druides ont fournis au Christianisme son premier clergé. Toutefois, le Druide adhérent au Christianisme restait Druide. Il n'avait pas de raison de se convertir, puisqu'il retrouvait dans le Christianisme ses propres conceptions.

Il y avait une autre raison de s'unir, temporelle celle-là. Les uns comme les autres étaient en butte aux persécutions des Romains, dont le polythéisme, apparent du fait de l'existence d'un Dieu Suprême : Jupiter, s'accommodait mal du monothéisme. Ils ne pouvaient assimiler à aucune de leurs divinités ce Dieu Unique qui les déclarait toutes inexistantes. Cette impossibilité était très gênante pour l'homogénéité de l'empire.

Quand l'église ne fut plus persécutée, elle devint persécutrice. Elle ne toléra plus le fait que les Druides restent Druides après leur affiliation au Christianisme. Elle toléra encore moins les Druides non adhérent. Nous ne décrivons pas les péripéties qui s'en suivirent. Certains Druides se réfugièrent dans les forêts. d'autre dans des couvents. C'est ainsi que nous retrouvons saint Bernard et saint Malachie chez les Bénédictins. Saint Bernard est très connu, Saint Malachie l'est aussi depuis les dernières décennies de cette fin de millénaire. Sa prophétie sur les papes nous précise qu'il ne reste que très peu de papes à venir. Ensuite il annonce la venue de Pierre le romain. L'église va donc devoir muter, ou disparaître. Nous verrons bientôt la direction prise.



Le monachisme était commun au Celtisme et au Christianisme. Les Druides vivaient dans des quadrilatères avec leurs disciples. Chaque degré avait son territoire bien limité. Un de ces secteurs était réservé aux vates ou fates, d'où nous avons tiré le mot : fée.

On peut relever sur la carte de France les persistances de ces quadrilatères.

Nous citerons le quadrilatère ; Dreux au Nord, Chartres au Sud, Maintenon à l'est, Chateaufort du Thomeray à l'Ouest ;

et le quadrilatère :

Cussy, Maloisy, Saint Romain et Santosse, qui a la particularité de former un rectangle ayant la même orientation que le Temple de Salomon à Jérusalem, et dont la partie nord était un cimetière.

Ces monastères sont de l'époque pré-romaine. Ils attestent d'un monachisme gaulois bien avant le monachisme chrétien. Les Druides répondaient à une tendance naturelle en se groupant pour maintenir la Tradition à l'abri des murs d'un couvent.

Nous mentionnerons les Kuldees de Calédonie (Écosse) et de l'Île de Man. Kuldee était le vocable substitué au mot Druides. Le Kuldee Kado, canonisé par les chrétiens, fut d'abord un guerrier ; Il se fit Barde – nous savons pourquoi -, puis moine. Il nous a laissé un poème.

Nous vous rappellerons ici le couvent des chanoinesses de Remiremont. Ces dames perpétuaient les traditions celtiques. Elles disparurent lorsque la Révolution Française les décapita.

Il est important de préciser, qu'à la différence d'avec les couvents chrétiens, les monastères celtiques étaient toujours opératifs. Nous ne retrouvons nulle trace de groupements de contemplatifs.

Nous avons appris également que les Druides voilèrent leur doctrine sous le nom de mystères, et fondèrent des Fraternités secrètes. Michel Raoult, page 35 de son ouvrage déjà cité, Les Druides, Les sociétés initiatiques celtiques contemporaines, nous précise :

« On vit même se constituer de curieuses communautés ou " cultées " qui réalisaient un habile compromis entre la foi druidique, assimilée pour la circonstance à l'Ancien Testament, et la foi chrétienne du Nouveau Testament. Bien entendu, les tenants de la stricte observance païenne de la foi druidique refusèrent énergiquement de pareils compromis et préférèrent entrer dans la clandestinité, se réfugiant dans les forêts, continuant d'exercer leur ministère plus près du petit peuple des campagnes ».

Le procédé fut de nouveau employé, nous avons déjà évoqué le rôle de la Table Ronde et du Roi Arthur. La légende du Roi Arthur servit à propager le druidisme en le présentant d'une manière anodine dont les initiés comprenaient le sens caché.



A l'époque dont nous nous occupons, la question du Graal prit la relève des mystères l'Orphée, du Zoroastrisme condamnés par Rome. Désormais tout gravite autour du Graal. Mais, qu'est-ce que le Graal ? Exotériquement c'est le calice du prêtre célébrant la sainte Eucharistie.

Esoteriquement, il est un vase sacré.

Chez les Druides il est le Chaudron de Karedwen.

Chez les Atlantes, il est la coupe d'or dans laquelle les rois Atlantes recueillaient, annuellement, le sang des taureaux immolés et sur laquelle ils prêtaient serment de juger selon les lois.

Nous allons maintenant serrer davantage la question du Graal.



Il a été avancé que le Roi Arthur n'avait jamais existé physiquement. Peu importe. Pour notre discours, qu'il soit purement allégorique ne change rien et, à tout considérer, qu'Arthur soit un personnage fabriqué, loin de l'amoinrir, renforcerait cet exposé.

Arthur et ses chevaliers étaient à la recherche du Graal. La légende relate leurs aventures. S'ils en ont accepté les risques, c'est que le Graal était une chose considérable. Simple orfèvrerie, il aurait suffi d'aller en commander un chez un joaillier. Il faut donc chercher au-delà. Tout de suite nous découvrons que Graal signifie vase sacré. Le calice de la Sainte Eucharistie est un vase sacré, nul ne le contestera. Alors, il suffit d'entrer dans n'importe quelle église pour trouver un graal. Un graal, mais pas le Graal, car le Graal est bien plus qu'un objet matériel.

La légende nous dit qu'il s'agit de la coupe dans laquelle Joseph d'Arimatee recueillit du sang de la blessure faite au flanc de Jésus par le coup de lance de Longinus qui voulait s'assurer de la mort du crucifié. Cette coupe a une histoire :

C'était celle que le Christ tenait dans sa main lorsqu'il prononça les paroles : « *Buvez, ceci est mon sang...* ». Elle avait été transportée en Angleterre, dans la région de Bristol, près d'Avallon.



Deux versions concernaient ce transfert.

Dans la première, Joseph d'Arimatee était un commerçant, oncle de la Vierge Marie qui, à l'occasion de ses voyages, avait amené Marie et Jésus en Grande Bretagne.

Dans la seconde, Joseph était un officier romain, ce qui explique que Ponce Pilate ne lui refusa pas le corps de Jésus. Les juifs le firent emprisonner dans une tour qui fut ensuite remplie de pierres. Le Seigneur lui apporta le Graal, nourriture, lumière et vie. Joseph put rester en vie jusqu'à ce que, plusieurs années après, Vespasien, guéri par Véronique d'un mal incurable, alla quêrir les reliques du Saint, auteur de ce miracle. Il fut trouvé en vie et délivré. Il prêcha alors l'Évangile. Cela le mena à Sarras où il fit des conversions.

Sarras serait une ville de Palestine proche de Jérusalem où se serait rendu Joseph d'Arimatee après la Passion du Christ, où il fut accueilli par le roi Evelac. Evelac est Drole de nom pour un Palestinien ! Sarras est aussi une commune française, située dans le département de l'Ardèche et la région Rhône-Alpes. Une des hypothèses sur l'étymologie de Sarras est la tour Sarrasinière (entre Andance et Sarras) qui fut construite par Quintus Fabius Maximus au II^e siècle avant J.-C., après avoir gagné une bataille à cet endroit (monument classé en 1883).

Des calamités s'abattirent sur le pays et les habitants l'en rendirent responsable. Celui-ci invoqua le Seigneur qui, dans une vision, lui commanda de fabriquer une table ronde avec treize sièges autour de la table. Le treizième était en retrait. C'était celui de Judas. Seule pouvait s'y asseoir une personne qui serait parfaitement pure. Une place était réservée en face de celle du Christ pour y déposer le Saint Graal. Ceci fait, Joseph, le bon soldat, mourut. Sentant sa fin prochaine, il réunit ses chevaliers, leur annonça son trépas imminent et les confia à Bron, disant qu'on l'appellerait, désormais, le Roi Pêcheur. Il lui légua son bouclier et lui confia la garde du saint Graal et de la lance de Longinus. Il précisa que ces attributions se transmettraient de père en fils. Il conseilla aux chevaliers de ne jamais tomber dans le péché de négligence et d'oubli, car, s'ils le faisaient, le saint Graal leur serait retiré.

Tout alla bien tant que Bron vécut. A sa mort, des divergences surgirent entre ses douze fils. Le Saint Graal disparut. Ils allèrent consulter Blaize, un ermite réputé pour sa sainteté, qui leur dit : « *Au cours de la prochaine cérémonie, le Saint Graal vous apparaîtra. Alors, priez Dieu qu'il vous permette de suivre le Graal où il ira* ». Ils suivirent ses instructions. Le vase sacré apparut. Ils le suivirent. Il les mena hors de Glastownbury. Ils allèrent à sa suite pendant des années et des années dans la forêt de Brocéliande. Les aventures ne leur firent pas défaut. Quand le découragement les prenait, le Graal leur apparaissait et leur donnait du courage. Tous les chevaliers décédèrent. Leurs enfants poursuivirent la Queste. Ils avaient quatre rois qui étaient frères...

Toutes les allusions bibliques de ce récit lui donnait une apparence de conformité. Cela avait pour but de ne pas éveiller les suspicions de l'Inquisition. Ce n'était cependant qu'une version exotérique. Son ésotérisme conduit à des considérations que l'Église condamnait. On ne pouvait donc pas les énoncer ouvertement.

Tout gravite autour du Graal. La tradition relate que le Graal fut façonné dans une émeraude qui ornait le front de Lucifer. Son origine Luciférienne lui confère une provenance divine. Il se manifesta aux chevaliers sous cinq formes différentes, qui devaient être tenues secrètes, la dernière étant celle d'un calice. Les Druides avaient le chaudron de Kadewen..

On peut aussi établir un parallèle le calice de l'Eucharistie, ce calice où Joseph d'Armathie recueilli le sang du crucifié et la coupe des Atlantes.

On peut aussi établir un parallèle avec le chaudron dans lequel les Titans firent cuire la chair de Dionysos qui se sacrifia aussi pour l'humanité.

Si nous élevons druidiquement notre pensée, le chaudron de Karedwen, où fusionne la matière et la spiritualité, le sang (spiritualité) et l'eau (matière), le Graal apparaît sous des formes différentes, c'est-à-dire se modifie en s'adaptant à l'évolution humaine,traduisant ainsi le non dogmatisme figé et évolutionnisme du Druidisme.



La recherche du Graal est tout simplement la recherche de l'Inconnaissable. Il faut éviter le péché d'oubli, cela veut dire qu'on doit conserver sa foi. La recherche du Graal peut aussi vouloir dire la recherche de la Connaissance Perdue.

Nous ne nous étendrons pas davantage. Nous en avons dit suffisamment pour faire ressortir que la Légende des Chevaliers de la Table Ronde se prête admirablement à une double interprétation, une interprétation chrétienne et une interprétation druidique. Cela n'a rien de surprenant puisque, comme nous l'avons déjà exposé, les deux confessions ne sont nullement contradictoires, reposant, l'une comme l'autre, sur un Dieu Trine monothéiste se manifestant par une Création opérée par le son que Menw entendit, le Verbe du premier chapitre de l'Évangile de Jean.

